

RÉFLEXIONS SUR LE POSSIBLE

A PROPOS D'UNE DÉFINITION DE SPINOZA

Il semble que la liberté implique l'existence du possible. Le terme de *libre arbitre* le souligne. Être libre, ce serait posséder la faculté de faire un choix entre diverses possibilités qui s'offriraient réellement à nous. Par exemple, dans tel poste dangereux que nous aurions mission d'occuper, nous aurions le choix de tenir ou de fuir et serions responsables de notre choix. L'existence de la vérité implique, semble-t-il, la liberté de choix et par conséquent l'existence réelle des possibles, car la vérité établit un ordre suivant des normes et cela implique qu'on puisse effectivement suivre ou ne pas suivre ces normes. Il me paraît donc indiqué de considérer la question de la réalité du possible comme tel. De ce point de vue la conception de Spinoza est des plus intéressantes, puisque ce philosophe nie l'existence du possible.

« J'appelle, dit-il ¹, *impossible* une chose dont la nature implique qu'il y a contradiction à en poser l'existence ; *nécessaire* une chose dont la nature implique qu'il y a contradiction à n'en pas poser l'existence ; *possible* une chose qui, par sa nature même, n'implique pas qu'il y ait contradiction à en poser l'existence ou la non-existence,...

Voilà une définition qui rappelle singulièrement celles de nos logiciens modernes. Elle introduit trois valeurs logiques, car

¹ *Traité de la Réforme de l'Entendement*, dans *Œuvres de Spinoza*, trad. Appuhn, t. I, p. 246, Garnier, Paris, 1904.

rien n'empêche ici d'assimiler le faux à l'impossible, le vrai au nécessaire et le tiers, qui n'est ni vrai ni faux, au possible. Toutefois il s'agirait de préciser les termes de nature et d'existence dans la langue de Spinoza.

Ici *nature* est synonyme d'essence dont la définition donne l'idée claire et distincte, l'idée adéquate de la chose. L'essence et l'idée adéquate se correspondent identiquement. Les essences des choses singulières sont *contenues* dans les attributs de Dieu. Pour illustrer le sens de ce mot « contenu », Spinoza se sert d'un exemple emprunté à la géométrie : Le produit des segments déterminés par un cercle sur l'une de deux sécantes se coupant en un point, segments mesurés à partir de ce point, égale le produit des segments déterminés par le cercle sur l'autre sécante. Spinoza raisonne ainsi : « Aucune [de ces paires de sécantes] ne peut être dite *exister*, si ce n'est en tant que le cercle existe... Concevons cependant que de cette infinité de sécantes deux seulement existent, soient D et E ; leurs idées existent alors non seulement en tant qu'elles sont comprises dans l'idée du cercle, mais encore en tant qu'elles enveloppent l'idée du produit de leurs segments, par où elles se distinguent d'autres paires de sécantes. » ¹

Spinoza donne plus loin cette définition : « J'appelle les choses singulières *contingentes*, en tant qu'ayant égard à leur seule essence, nous ne trouvons rien qui pose nécessairement leur existence. » ² Ainsi la valeur du produit des segments mesurés sur la paire de sécantes D et E est contingente par rapport au cercle donné. Cette contingence est essentielle en géométrie et dans tout le domaine des mathématiques. On peut toujours choisir un point dans le plan d'un cercle et ce point par où passent des sécantes détermine la valeur du produit défini plus haut. On peut toujours choisir un nombre dans la suite des nombres entiers, par exemple pour y ajouter l'unité et former le nombre entier suivant. La valeur de π peut être

¹ *Éthique*, II, 8, scolie, trad. Appuhn, 2^e éd., Garnier, Paris, 1934.

² *Ibid.*, IV, Définition III.

obtenue avec une marge d'approximation inférieure à un nombre fixé d'avance, aussi petit qu'on le voudra, etc.

Nous ne définirons le mot *existence* qu'à propos de l'exemple précédent. Pour démontrer le théorème en question, le géomètre trace un cercle sur une feuille blanche, puis il choisit un point dans le plan du cercle. Il marque ce point. Le géomètre appelle ainsi à l'existence une chose singulière et *cette existence est due à un ordre des causes extérieures dont les essences appartiennent toutes à l'attribut étendue*¹. Ainsi s'explique la différence que Spinoza fait entre contingent et possible. « J'appelle les mêmes choses singulières *possibles*, en tant qu'ayant égard aux causes par où elles doivent être produites, nous ne savons si ces causes sont déterminées de façon à les produire. »² Par exemple, avant que le géomètre ait marqué le point, cette chose singulière, à l'endroit où elle a été placée et avec toutes ses autres particularités (à l'encre, au crayon, sa netteté, etc.) est possible.

L'existence de Dieu et son essence sont une seule et même chose ; mais l'essence d'une chose singulière n'enveloppe pas l'existence. Pour qu'elle existe, il faut une cause extérieure qui la détermine et cette cause sera, à son tour, déterminée par une autre cause extérieure et ainsi de suite à l'infini, toutes ces causes appartenant au même attribut que la chose singulière elle-même. Cet ordre des causes est dû à Dieu qui agit par la nécessité de sa seule nature ; de sorte que cet ordre est absolument déterminé.

Les définitions de l'impossible, du nécessaire et du possible citées au début sont tirées d'une phrase qui se termine ainsi : « ...la nécessité ou l'impossibilité de l'existence de cette chose [la chose singulière possible] dépend de causes extérieures qui nous sont inconnues tout le temps que nous forgeons l'idée qu'elle existe ; par suite, si cette nécessité ou cette impossibilité, qui dépend de causes extérieures, nous était connue, nous ne pourrions forger aucune fiction au sujet de cette chose. »³

¹ *Éthique*, II, 6 et corollaire.

² *Ibid.*, IV, Définition IV.

³ *Œuvres*, t. I, p. 246.

Le possible est donc une fiction forgée par notre imagination et qui mesure en quelque sorte l'ignorance dans laquelle nous sommes actuellement des causes extérieures. Un être omniscient ne peut forger cette fiction, les choses sont pour lui nécessaires ou impossibles et il ne peut y avoir pour lui que deux valeurs logiques, le vrai démontrable, le faux dont la négation est démontrable.

La liberté de l'homme ne pourra être conçue qu'à l'exemple de celle de Dieu, quand, dans la mesure où il ne sera pas dominé par des affections contraires à sa nature, il agira par la nécessité de sa propre nature.

Au cours des deux cent soixante-quinze ans qui se sont écoulés depuis que l'*Éthique* fut terminée, la science s'est transformée. Dire que, d'*a priori* qu'elle prétendait être, elle est devenue expérimentale, ne suffit pas à expliquer les changements qui se sont produits dans les conceptions des savants.

Le savant a dû se rendre compte qu'aucune des notions fondamentales de la mécanique, masse, force, intervalle de temps (voire celle de longueur en relativité) ne peut être définie pour elle-même, indépendamment des autres. Les essais successifs tentés dans ce domaine de Newton à Lagrange et jusqu'à Hertz, Mach et Kirchhoff amènent à considérer la mécanique classique comme une théorie abstraite, du même type que les géométries euclidienne et non euclidiennes ; sorte d'instruments intellectuels servant à décrire avec précision certains phénomènes. Il en est de même de l'optique que le génie de W. R. Hamilton a si profondément reliée à la mécanique. Il en est de même encore de la théorie électro-magnétique que J. C. Maxwell a non moins profondément reliée à l'optique.

Il est capital de remarquer que ces théories relatives à des groupes de phénomènes ne sont pas les seules possibles ; qu'on pourrait en concevoir d'autres pour le même groupe de phénomènes. Ce sont des théories possibles, non nécessaires.

P. Duhem a justement insisté sur le fait qu'aucune observation ne peut être déterminée avec la précision qu'exigerait une application simple et univoque de la théorie. Toute mesure, si

précise qu'on la suppose comporte une marge d'imprécision de telle sorte que la théorie la plus parfaite, appliquée avec la technique la plus minutieuse donne des résultats entachés d'indéterminations qui laissent un champ au possible.

Actuellement les théories se sont incroyablement multipliées et le possible apparaît de plus en plus au savant comme le résultat des prévisions que lui permettent ses théories. Il s'agit d'imaginer l'expérience qui vérifiera ou démentira ces prévisions. Déjà Hamilton en 1832 déduit de sa théorie le phénomène connu sous le nom de réfraction conique que Lloyd réalisa l'année suivante. Si, faisant abstraction du fait que les théories ne sont pas elles-mêmes nécessaires, on décore du terme de nécessaires les prévisions mathématiquement déduites de la théorie, il faudrait dire que le possible est le nécessaire non encore soumis au contrôle de l'expérience. L'expérience serait le moyen de rendre observable une prévision nécessaire de la théorie ou bien un moyen de faire constater que les conditions théoriques de sa nécessité ne peuvent rendre une prévision nécessaire observable, et de condamner la théorie. En imitant les définitions de Spinoza on pourrait alors définir le vrai comme la prévision nécessaire observable, le faux comme la prévision nécessaire non observable et le possible comme la prévision nécessaire dont on ne pourrait affirmer qu'elle est ou qu'elle n'est pas observable.

Ce que nous venons de dire concerne la physique qu'aujourd'hui on appelle classique. Si nous pouvions pénétrer dans la physique nouvelle, nous constaterions que le possible y joue un rôle bien plus essentiel encore. Un premier point nous arrêterait longtemps : les prévisions déduites des théories n'y sont plus nécessaires, mais probables. Cela nous obligerait à confronter les notions de possible et de probable. Nous venons de constater la complexité de la notion de possible. Il n'est pas étonnant que le possible comporte des degrés. Si, par exemple, une théorie physique classique a été éprouvée par une suite de savants de génie, elle prend un grand degré de *certitude*. Les prévisions qu'on en tirera légitimement seront, avant un contrôle expé-

rimental, jugée possible à un haut degré. La probabilité est l'appréciation de ce degré. Le calcul des combinaisons permet dans beaucoup de cas une expression mathématique de cette probabilité. La fréquence d'un événement qui se répète dans des conditions *définies* permet également une expression mathématique de la probabilité de cet événement. Pour exprimer une loi de probabilité on peut se servir, comme l'a fait E. Schroedinger, d'une équation différentielle dont les solutions sont des fonctions régulières, à la condition de donner à un paramètre qui figure dans l'équation une suite discontinue de valeurs, dites valeurs propres. Ces valeurs peuvent représenter une suite d'événements discontinus également probables et à l'exclusion de tout autre. Dans la mécanique ondulatoire ces événements sont les niveaux d'énergie possibles du système considéré. La notion de possible est donc intégrée dans la physique nouvelle non plus à titre d'élément provisoire, ni au compte des approximations, mais comme moyen essentiel de prévision.

La physique nouvelle introduit même un élément de subjectivité. Il arrive que les résultats de mesure ne dépendent plus uniquement du système observé, mais dépendent des méthodes de mesure et qu'en conséquence les propriétés intrinsèques du système ne peuvent plus être reconnues. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le possible est devenu un élément irréductible de la physique.

La question de la réalité du possible comme tel dépendra sans doute du point de vue philosophique auquel on se placera. Spinoza s'était délibérément placé au point de vue de l'intelligibilité et il liait l'amour à l'intelligibilité. Mais l'intelligibilité a changé de sens et, comme nous venons de le voir, le possible apparaît maintenant comme un élément positif et essentiel d'intelligibilité. Nous ne pouvons penser le réel sans le possible. Nous sommes ainsi amenés à conclure à la réalité du possible comme tel.

Samuel GAGNEBIN (Neuchâtel).